

## Les Mabou Mines jouent une époustouflante "Maison de poupée"

Le Monde.fr | 17/10/2014 à 18h04 | [Actualités](#) | [Culture](#) | [Théâtre](#)



Surtout ne ratez pas le début de *Mabou Mines Dollhouse*, la version américaine de *Maison de poupée*, d'Henrik Ibsen (1828-1906) - le premier spectacle de théâtre du Festival d'automne, à Paris, venu de New York. C'est un de ces moments que l'on cherche, soir après soir, et que l'on n'oublie pas de très longtemps.

Quand vous prendrez place au Théâtre national de la Colline, vous verrez le plateau habité d'objets hétéroclites, comme dans une salle depuis longtemps délaissée. Puis tomberont des cintres des rideaux rouges à l'ancienne, en velours d'apparat. Bientôt, les murs de la salle et ceux de la scène sont habillés de ce rouge qui finit par effacer les contours de la Colline pour n'être plus qu'un rêve : le berceau de l'illusion théâtrale.

Alors apparaît ce qui donne le titre de la pièce d'Ibsen : une maison de poupée pour enfants, comme il s'en faisait au XIX<sup>e</sup> siècle, avec des meubles à l'échelle. Et dans ce décor viennent les personnages, qui semblent tout droit sortis d'un conte : Nora, l'héroïne, est habillée comme une poupée blonde. Son amie Kristine, qui se sent vieille, est effectivement vieille. Helene, la bonne, est une géante enceinte d'un énorme ventre.

La surprise est définitive quand arrivent les hommes de la pièce : Torvald, le mari de Nora, Dr Rank, l'ami de la famille, et Nils Krogstad, celui par qui le drame advient. Tous les trois sont joués par des lilliputiens. Les hommes seront donc à l'échelle de la maison, quand les femmes s'y casseront le dos.

Formidable idée que celle-ci, due à Lee Breuer, un des fondateurs des Mabou Mines, troupe de l'avant-garde new-yorkaise des années 1960, qui s'était fait oublier en France depuis ses dernières invitations par le Festival d'automne, au début des années 1980.

La pièce d'Ibsen se prête au détournement de Lee Breuer. L'histoire qu'elle raconte - celle de la libération d'une femme, Nora, qui fit scandale à la création de *Maison de poupée*, en 1879 - est écrite dans un style qui date aujourd'hui, où elle est d'ailleurs très souvent "modernisée", comme on l'a vu en 2004 au Festival d'Avignon avec la version sanglante mise en scène par Thomas Ostermeier.

Nora est une belle jeune femme mère de deux enfants, mariée à un banquier ambitieux qui l'appelle "*ma petite alouette*". Il en est fou, c'est sa chose. Elle croit l'aimer, et cache son secret.

Pour sauver la santé d'Helmer, Nora a emprunté de l'argent sans lui dire, en falsifiant la signature de son père. Depuis, elle rembourse, travaillant en cachette. Elle est presque libérée de sa dette quand le prêteur, Krogstad, lui fait un chantage pour sauver son emploi à la banque dirigée par Helmer.

Le drame culmine au soir de Noël, quand Nora est démasquée, après avoir plaidé en vain la cause de Krogstad. Helmer lui reproche son geste, au nom de sa carrière et de sa réputation. Nora comprend qu'elle n'a jamais été qu'un objet, un jouet dans une maison de poupée. Elle quitte son mari pour n'être plus une "*alouette*" mais une femme qui choisit sa vie.

Le Monde

September 29, 2005

Mabou Mines offers a mind-boggling "Doll's House"

Above all do not miss the debut of Mabou Mines DollHouse, the American version of the "Doll's House" of Henrik Ibsen (1828-1906) – the first theater production on the Paris Festival d'automne, coming from New York. It is one of those moments for which one searches, night after night, and which one will not forget for a long time.

When you take your place in the Theatre National de la Colline, you will see the stage inhabited with heterogeneous objects, as in a room long neglected. Then fall arches of ancient red curtains, in ceremonial velour. Soon, the walls of the room and those of the stage are dressed in this red which finishes by exchanges the contours of the Colline for a dream: a soothing a theatrical illusion.

Then appears that which gives the title to the Ibsen work: a doll's house for infants, as built in the 20<sup>th</sup> Century, with furniture on the same scale. And in this décor live people who seem to come straight from a fairy tale: Nora, the heroine, is dressed like a blonde puppet. Her friend Kristine, who seems old, is in fact old. Helene, the maid, is a pregnant giant with an enormous belly.

The surprise is definitive when the men arrive in the room: Torvald, the husband of Nora, Dr. Rank, the friend of the family, and Nils Krogstad, he who drives the drama. All three are played by Lilliputians. The men are of the scale of the house, while the women break their backs there.

A formidable idea this is, due to Lee Breuer, one of the founders of Mabou Mines, a New York-based avant-garde troupe in existence since the 1960's, who has been forgotten in France since the last invitation from the Festival d'automne in the 1980's.

The Ibsen work lends itself to reinterpretation by Lee Breuer. The story told is that of the liberation of a wife, Nora, which created a scandal at the first performances of Doll's House in 1879 – it's written in a contemporary style, which is very often "modernized" such as at the 2004 Festival d'Avignon with a bloody version staged by Tomas Ostermeier.

Il faut la voir, cette femme, telle que Lee Breuer la met en scène : elle a la gestuelle saccadée d'une poupée qu'on aurait remontée avec une clef pour mettre en marche le mécanisme qui l'anime. Et, en même temps, elle est si affreusement consciente que tout autour d'elle lui apparaît comme dans un cauchemar éveillé.

Maude Mitchell, son interprète, ne quitte quasiment pas le plateau. Son jeu est tout à fait exceptionnel, comme l'est celui des autres acteurs. On a l'impression qu'ils vivent l'histoire dans un monde à la fois quotidien et irréel, enfantin et terrifiant, tiraillé entre des perceptions qui s'opposent, à l'image de l'écart de taille entre les hommes et les femmes.

La métaphore politique saute aux yeux : le patriarcat n'est pas histoire de taille, dit le metteur en scène, avec ces femmes qui se plient en deux pour passer une porte et ces hommes hauts comme des enfants qui les chevauchent. Ce serait bien, mais un peu court, si Lee Breuer ne jouait de l'écart de taille sur tous les tableaux, avec une perversité jamais démentie.

Pourtant, ce jeu a une limite. Sa virtuosité peut devenir formelle. C'est ce qui arriverait à *Mabou Mines Dollhouse* sans le retournement époustouflant qu'il offre, au moment où l'on pourrait se lasser. On ne racontera pas tout. Sachez seulement qu'à la fin l'apparition de Nora nue et androgyne, au crâne rasé, est aussi forte que la première image de ce *Mabou Mines Dollhouse* sans équivalent possible sur les scènes françaises.

Nora is a beautiful young mother of two children, married to an ambitious banker who calls her "my little songbird." He is mad about her, that's his choice. She grows to like him, and keep his secret.

To save Helmer's health, Nora borrowed money without telling him, forging the signature of her father. She has been paying back the loan ever since, working secretly. She is almost liberated from the debt when the lender, Krogstad, blackmails her to save his job at the bank directed by Helmer.

The drama culminates on Christmas Eve, when Nora is unmasked, after having pleaded Krogstad's cause in vain. Helmer reproaches her for her action, in the name of his career and reputation. Nora understands that she will never be anything but an object, a game in a doll's house. She leaves her husband for whom she can be nothing but a "songbird" to become a woman who chooses her own life.

It is necessary to see her, this woman, as Lee Breuer has placed her on the stage: she has the saccharine gestures of a windup doll with a key to start in motion the mechanism which animates her. And, at the same time, she is so dreadfully aware all that surrounds her appears as in an interrupted nightmare.

Maude Mitchell, her interpreter, nearly never leaves the stage. Her performance is consistently exceptional, as is that of the other actors. One has the impression that they live the story in a world at the same time hum drum and unreal, childish and terrifying, pulled between opposing perceptions, with the image of the gap in size between the men and the women.

The political metaphor is quite obvious: patriarchy is not a story of size, says the director, with women who bend in half to pass through a door and men the height of children who stand above them. This would be okay, but would fall a little short, if Lee Breuer did not play the difference in scale throughout the tableau, with a perversity never demented.

Yet this game has a limit. Its virtuosity could become limiting. This might happen with *Mabou Mines DollHouse* without a mind-boggling reversal which it offers at the moment where it could become tiring. One does not want to give away too much. Sufficient only that at the end the apparition of Nora nude and androgenous, with a shaved head, is as strong as the first image of *Mabou Mines DollHouse* without possible equal on the French stages.